

Notre Mai 68

L'année 2018 marque le 50^e anniversaire des « événements de mai ». Par rapport aux commémorations antécédentes, on note une certaine « libération de la parole ». Les critiques de cette révolution qui fut au fond nihiliste et qui a lourdement contribué à la décadence de nos sociétés sont heureusement moins rares. On peut lire des titres de revues ou même de livre comme « L'héritage maudit », « La farce qui dégénère » ; « La révolution des imbéciles », « L'arnaque du siècle ».... Mais les analyses ne vont pas toujours au fond des choses, du fait du manque de formation philosophique réaliste (plus d'essences, rien que des existants et des émotions), de l'ignorance des mécanismes révolutionnaires... et de l'occultation de certains aspects de l'histoire.

Hugues Kéraly, alors président du Bureau des étudiants de l'Institut catholique de Paris, avait apporté en 2008¹ un tout autre éclairage que celui d'un Daniel Cohn-Bendit, auquel la jeunesse de l'époque ne se résumait pas... Qui se souvient des étudiants qui s'engageaient dès la rentrée d'octobre 1967 pour la défense des libertés universitaires et de la doctrine sociale de l'Église, avec pas moins de cinquante ans d'avance sur des thématiques reconnues aujourd'hui comme essentielles pour le bien commun ? Les fameuses grèves insurrectionnelles de mai 1968 furent en effet précédées de quelques mois seulement par un mouvement de résistance des étudiants de la Catho de Paris contre la suppression des seules facultés libres de l'époque (octobre 1967-mars 1968) : un mouvement censuré alors par toute la grande presse, si bien que presque plus personne ne s'en souvient aujourd'hui.

Le témoignage de Kéraly reproduit ci-dessous reste un document d'une grande importance pour la compréhension de ce qui s'est passé en ce fameux printemps qui n'en finit pas de produire, selon le mot de Patrick Buisson, ses « fruits pourris ».

* *

*

Le souvenir du 22 mars 1968 restera attaché pour les journalistes et les historiens au nom d'un agitateur politique franco-allemand, aujourd'hui député au Parlement européen... et abonné à vie aux plateaux des chaînes de télévision françaises : monsieur Daniel Cohn-Bendit, qu'on surnommait non sans raison *Dany le Rouge* sur le campus de Nanterre. Le gaillard renversa ce jour-là sous mes yeux, de ses mains puissantes et vengeresses, une poubelle entière sur la tête du doyen Paul Ricœur, un docteur protestant de belle facture qui demanda et obtint peu après asile aux États-Unis... L'université française où je promenais alors mes curiosités et mes admirations étudiantes avait perdu un vrai penseur de philosophie politique et morale, mais le glorieux *Mouvement du 22 mars* était né ! Dans les détritus...

La courtoisie et l'humanisme des militants du 22 mars se sont imposés d'emblée comme légendaires pour les témoins de l'époque, dont je faisais partie. C'est ainsi qu'en avril 1968, dans le grand amphi de Nanterre, Mgr Virgil Gheorghiu était venu nous parler de sa « théologie des anges » : oui, il était venu se jeter avec un grand sourire dans la gueule du diable, et c'est nous, les étudiants catholiques, qui l'avions invité... ! La « bande à Dany » fit irruption ce soir-là sur l'estrade pour lui arracher sa grande croix pectorale, la réduire en miettes, lui cracher au visage et singer à genoux les turpitudes ancestrales de notre foi chrétienne en joignant les mains. On s'est battu au sang avec ces forcenés (deux blessés

¹ *Sedes Sapientiae*, Société Saint-Thomas d'Aquin, F – 53340 Chémeré-le-Roi, n° 106, décembre 2008.

graves, un dans chaque camp), et Gheorghiu nous a quittés sans un mot de reproche pour quiconque, en bénissant les deux camps :

– Les enfants, au lieu de vous battre comme des chiens autour de ma croix pectorale, repensez donc un peu à ce que je vous ai dit : Dieu vous a faits à Son Image, il vous appelle à Sa Divinité, si bien que vous êtes tous des anges, que vous le vouliez ou non !

L'auteur de la *Vingt-cinquième heure* en avait. Du courage, de l'humour et de la charité. Il nous venait de l'Est, bien avant la disparition du Rideau de fer. Les provocations anticléricales et même antithéistes l'intimidaient d'autant moins qu'il avait choisi lui-même de provoquer les autres, sa vie entière, à l'amour de Dieu.

Flash-back sur le bon temps de notre dame la « Catho »

En cette même année universitaire 1967-1968, on venait de m'élire à la présidence du Bureau des étudiants de l'Institut catholique de Paris, qui comptait alors près de quarante mille inscrits, dont trente mille étudiants laïcs de toutes les disciplines. J'étais donc, moi aussi, « syndicaliste étudiant », comme *Dany le Rouge*, mais plutôt dans la position de recevoir des coups que dans l'ivresse d'en donner... Encore que l'envie et parfois l'occasion n'en aient pas manqué.

Nous avions en effet un vrai problème de fond à régler entre hommes avec Mgr Hauptmann, le recteur de la Catho, et les « évêques protecteurs » (*sic*) de notre antique maison : ces prélats avaient décidé ensemble, dans le plus grand secret, de reconduire progressivement leurs trente mille étudiants laïcs à la porte de la Catho. Rien de moins.

Une enquête d'urgence menée par nos services secrets nous a livré bien vite l'*ultima ratio* de ce génocide programmé : le droit, les lettres, la philosophie, la sociologie, la psychologie, les langues et, plus encore, les applications de l'électronique, ne relevaient, selon nos bons prélats, d'aucun magistère ecclésial. Il fallait donc d'urgence cesser de faire concurrence aux facultés d'État².

Un peu novices encore en matière de référent ecclésiastique, nous répliquâmes cependant par des épîtres de saint Paul rarement citées et analysées : si l'Apôtre nous demande de boire, manger et rire en chrétiens, « au nom du Seigneur Jésus » (Col 9, 17), « pour la gloire de Dieu » (1 Co 10, 31), les disciplines profanes et néanmoins profondes que nous avions choisi d'embrasser pouvaient-elles être exclues sans examen de la recommandation ?

Il faut dire aussi que nous l'aimions bien, notre Catho, avec toutes les gâteries étudiantines qu'elle nous réservait... Ces nonnes effarouchées mais gentiment complices qui prenaient les cours à notre place, quand nous avons décidé de faire grève, au branle-bas des alertes policières... Ces amphis rétros et confortables qui abritaient pêle-mêle nos flirts, nos premiers émois métaphysiques et nos conspirations politiques Anti-Tout... Ces pédagogies actives résolument avant-gardistes en équipes de quinze, si efficaces que tout l'enseignement

² La suppression des enseignements « profanes » de l'Institut catholique de Paris a eu pour conséquence immédiate la création de trois facultés libres : les enseignants en lettres et sciences humaines ont fondé la FACLIP (*Faculté libre pluridisciplinaire*), les juristes ont créé la FACO (*Faculté autonome cogérée*, devenue depuis Faculté libre de Droit, d'Économie et de Gestion), tandis que les philosophes lançaient l'IPC (*Institut de Philosophie Comparée*, aujourd'hui Facultés Libres de Philosophie et de Psychologie).

supérieur de France a fini par les intégrer... Ces dominicains bac + 30 qui vous faisaient avaler au galop la logique formelle d'Aristote, en y intégrant d'un simple saut d'obstacle et parfois de pied ferme, la théorie des ensembles, citant Héraclite ou Leibniz dans le texte, et s'excusant d'un bon sourire de se montrer si savants, avant de vous coller un *douze* au mémoire de maîtrise qui nous valait ipso facto *dix-huit* (avec félicitations du jury) devant leurs homologues sorbonnards ébahis !

Bref, malgré la double inscription Catho-Sorbonne qui rassurait les parents, nous tenions beaucoup à la garder entière, notre niche, avec ses os à moelle pluridisciplinaires et multiculturels, ses passerelles incessantes entre philosophes, exégètes et théologiens, qui provoquaient à travers cloîtres et couloirs un *sed contra*³ par minute dans toutes les langues de la chrétienté...

Un instinct très sûr des causes perdues d'avance, qui devait remonter dans mes gènes à la deuxième croisade, m'avait donc propulsé de plein droit à la tête de cette hardie rébellion... Que nous avons perdue, comme il était écrit.

Treize plaidoyers pour rien, dans le vide absolu

On s'était bien battu pourtant, cinq mois de suite, d'octobre 1967 à mars 1968. Trois commandos formés dans les cafés du coin par un « jeune ancien » de la guerre d'Indochine contrôlaient nos entrées rue d'Assas et rue de Vaugirard, face à deux escadrons de CRS réquisitionnés par le recteur, mais interdits d'accès dans les locaux universitaires depuis un bienheureux décret signé Blanche de Castille (grâce soit rendue à sa régence pacificatrice...). Pour compléter le dispositif révolutionnaire de notre « grève générale avec occupation des locaux », une équipe assermentée munie de dizaines scouts et de vieux *Figaro* savamment repliés en gourdins tenait notre recteur sous bonne garde, enfermé dans un bureau... Un plagiaire du nom de Cohn-Bendit – encore lui ! – devait sournoisement recopier la formule quelques mois plus tard en déclenchant les *événements de mai*.

Moi-même, ne doutant de rien, j'avais entrepris de faire en moins de huit jours la tournée des « alliés potentiels » de notre contre-offensive insurrectionnelle... Je fus reçu tour à tour, avec le plus grand angélisme et la plus délicate attention mondaine, par Gabriel Marcel, qui plaida les mérites du renoncement aux honneurs dans la visée de l'existentialisme chrétien ; un Jean Guitton épouvanté des visions de Paul VI sur l'avenir de l'Église de Rome et pleurant avec grâce dans la collection La Pléiade le souvenir de sa propre maman ; Patrice de la Tour du Pin, qui reconnaissait sa chance d'avoir quitté notre monde dès quatorze ou quinze ans pour celui de la poésie subliminale ; trois colonels-comtes du Jockey-Club de Paris spécialisés en vieux malts, une poignée d'ambassadeurs à la retraite, une altesse royale de la Maison des Habsbourg frappée de surdité complète, deux prétendants au trône de France exclusivement soucieux d'auto-démolition réciproque, sans oublier le nonce apostolique réduit aux affaires courantes par les bureaux de l'épiscopat français, et enfin le cardinal-archevêque de Paris, un solide et bon prélat d'origine rurale qui s'appelait Marty...

Inutile d'ajouter que je perdais mon temps comme je gâtais le leur pour des prunes, pas même alcoolisées ! En dépit de ma bonne mine et de leurs excellentes manières, notre croisade pour la défense des libertés universitaires de la jeunesse catholique de France ne rejoignait

³ Objection en sens contraire.

visiblement aucun sens perceptible dans l'esprit de mes savants ou bienveillants interlocuteurs. J'aurais pu leur chanter le *Cara al sol*, réciter la *Ballade des dames du temps jadis*, leur offrir le plus déchirant des *Poèmes de Fresnes* – juste avant le peloton – sans les interroquer autrement ! Treize plaidoyers pour rien, dans le vide absolu.

Il faut dire que nous n'avions alors que *quarante ans d'avance* sur la libération générale des potentiels identitaires du christianisme issue du pontificat de Jean-Paul II et sur les justes considérants de la loi Pécresse, en 2007⁴. Force était bien de nous retrouver seuls, tragiquement seuls, à percevoir l'enjeu.

Place aux professionnels de l'insurrection !

Seuls ? Pas tout à fait, et finalement pas du tout. Car un nombre important d'étudiants inconnus de mes services de renseignement, en provenance de toutes les disciplines enseignées dans la capitale, proposaient étrangement de nous prêter main-forte. Pour garantir (disaient-ils) le secret et la sécurité des rencontres entre dirigeants, on me donnait rendez-vous rue des Renaudes, dans le XVII^e arrondissement de Paris, au siège d'un mystérieux *Office international des œuvres de formation civique et d'action culturelle selon le droit naturel et chrétien*, dont j'ai découvert l'existence et commencé de digérer le patronyme à cette occasion.

Les militants de cet *Office international*, l'ancienne *Cité catholique* fondée par Jean Ousset, connaissaient notre dossier par cœur et ne débarquaient jamais rue d'Assas sans plusieurs caisses de munitions. C'est alors que le nom de Madiran est sorti des Appellations d'Origine Contrôlée du sud-ouest pour entrer dans ma vie : ces munitions, purement verbales mais résolument militantes et fort bien calibrées, étaient signées de lui, Jean Madiran, et siglées au logo de la revue *Itinéraires* que j'aurais prise en toute ignorance de cause pour un gros catalogue de pèlerinages mariaux.

Oui, Madiran, et lui seul dans la presse française, embrassait notre cause, sans détour ni limitation de tirage... Luxe suprême, inouï, paradisiaque pour des tourneurs clandestins de vieilles ronéos : les tracts et les plaquettes d'*Itinéraires* s'entassaient au Bureau des étudiants de la Catho par paquets de cent, en *bichromie* ! Nous étions servis comme des princes par un éditeur inconnu, et n'en revenions pas.

Ce Jean Madiran, dont on a dit souvent qu'il restait enfermé dans sa « tour d'ivoire », s'était donc informé, déplacé, il avait conçu et rédigé lui-même une riposte, contacté nos doyens, nos professeurs, retenu les camions, houssillé les Presses Bretonnes à Saint-Brieuc, convaincu Jean Ousset et les permanents de la « rue des Renaudes », mobilisé ses militants catholiques, pour publier et diffuser sans en omettre aucune les pièces du gros dossier d'accusation... Il était devenu, sans besoin qu'on lui rende hommage, le parrain, l'avocat, le vengeur (oserai-je dire le Zola ?) des étudiants laïcs de l'Institut catholique de Paris dont j'étais l'indigne et malchanceux, mais résolu, président. Il avait lancé pour nous sur la place publique, à des

⁴ En 1967, la France est le seul pays du monde libre où l'université fasse l'objet d'un monopole d'État à part entière, sur le modèle qui est alors celui de l'Union soviétique. La loi du 10 août 2007, « relative aux libertés et responsabilités des universités » (dite loi Pécresse), constitue une avancée importante pour libérer l'initiative pédagogique, le partenariat avec les entreprises et promouvoir l'autonomie de gestion, même si elle est loin de répondre encore à tous les critères du principe de subsidiarité sur le vrai rôle de l'État en matière d'enseignement supérieur.

dizaines de milliers d'exemplaires, une campagne indiscutablement prophétique dans l'histoire de l'enseignement supérieur et dans celle de l'Église de France : la *Bataille de la Catho* !

Dénichez-moi seulement quatre ou cinq « tours d'ivoire » de cet acabit polémique, connaissant le français, l'histoire, le droit naturel, les techniques de la communication et du lobbying politiques, et je m'engage à rétablir avec elles, sans effusion de sang, l'intégralité des libertés scolaires et universitaires en France dans un délai inférieur à cinq ans...

3 mai 1968, 15 heures, place de la Sorbonne : quand l'information fabrique « l'événement »

Au cours de l'année universitaire 1967-1968, la France aura donc connu deux séries bien distinctes de grèves d'étudiants : celle de la Catho et celle de la Sorbonne. Deux insurrections importantes, avec heurts policiers et occupations des locaux. Ou plutôt, grâce à l'intervention du prisme de « l'information », elle n'a pratiquement rien pu connaître de la première, et tellement vécu ou, plutôt, subi la seconde qu'elle ne s'en est pas encore relevée.

L'insurrection étudiante de mai 68, chacun s'en souvient comme si c'était hier, parce que la presse s'est portée hardiment à son secours, dès le premier soir, pour en véhiculer la fièvre à travers tout le pays... Pourtant, le 3 mai, à 15 heures, place de la Sorbonne (je m'y trouvais avec quelques autres, attendant l'ouverture des portes pour rejoindre les amphis), nous nous sommes trouvés pris dans une simple bagarre de rue ; une bagarre un peu sollicitée par les circonstances, le réflexe des masses étudiantes exposées au désœuvrement entre deux compagnies de CRS, mais, pour la grande majorité, sans caractère de mobilisation syndicale, et encore moins politique. C'est que l'astucieux recteur de l'époque avait fait interdire ce jour-là toutes les entrées de la Sorbonne, livrant ainsi à la manipulation révolutionnaire des milliers d'étudiants très ordinaires, qui se préparaient aux examens. Des « grévistes » donc, qui n'avaient pas demandé à l'être, furent poussés dans les bras de la police par la sottise d'une administration alarmiste, dont les commandos de Nanterre surent tirer profit.

Cela aurait dû faire, au mieux, deux colonnes en page quatre dans les quotidiens du lendemain. Or, en quelques jours, grâce aux vertus provocatrices et aliénantes de « l'information » audio-visuelle, grâce au relais démultiplieur de « l'objectivité » journalistique, tout le Paris étudiant était dans la rue, nous avons eu l'émeute, les barres de fer, les pavés, les cocktails Molotov et les barricades de la rue Soufflot. Jean Madiran a laissé, sur ce sujet, une réflexion qui dit tout l'essentiel :

Pendant quelques jours, ah ! s'ils pouvaient n'être pas oubliés mais compris, pendant quelques jours les moins avertis ont constaté par eux-mêmes la fonction essentiellement subversive de cette information moderne, imposée comme un droit et acclamée comme un progrès par tous les partisans conscients ou inconscients de la Révolution. Non pas l'information tendancieuse, trompeuse, perfide, qui ne manque pas non plus : mais l'information en elle-même, et surtout audio-visuelle, qui est par nature un lavage de cerveau et tend à transformer ses auditeurs-spectateurs en autant d'ahuris sans critique et sans défense [...]. Une émeute est une violence localisée. Tous les postes de radio vous la faisant vivre « en direct », c'est de l'information, et peut-être de l'information objective. Mais c'est la violence de l'émeute instantanément étendue

à toute la nation, et chez chacun à domicile... C'est la mise en marche sans limites du psychodrame révolutionnaire⁵.

Les *événements* de mai 68, comme on les appelle pudiquement, devaient sans peine reléguer dans l'oubli l'insurrection des étudiants de l'Institut catholique de Paris... Pourtant, le *mouvement du 24 octobre 1967*, où professeurs et étudiants de la Catho manifestaient ensemble leur désaccord envers la politique de liquidation du nouveau recteur, Mgr Hauptmann, qui fut consigné trente-six heures dans ses appartements – ce *pronunciamiento* est antérieur de quelques mois seulement au célèbre *mouvement du 22 mars 1968*, où Daniel Cohn-Bendit fit subir un traitement bien pire et nullement justifié au doyen de Nanterre, qui n'avait jamais menacé personne d'expulsion... Les journalistes auraient pu également observer que la grève avec occupation des locaux des étudiants catholiques au lendemain de la liquidation arbitraire de leur faculté de droit, restaurait un moyen de résistance abandonné par le milieu universitaire depuis le XIII^e siècle. N'était-ce point là de « l'information », et de la plus sensationnelle ?

Seulement... Voilà. Il y a grève et grève. Celle des étudiants de la Catho, nous sommes forcés aujourd'hui de tirer cette conclusion, exigeait trop peu. Le départ du recteur-liquidateur, la suspension générale des mesures dites *d'aggiornamento*, l'annonce de leur réexamen par toutes les parties intéressées, la réforme paritaire des statuts, ça ne faisait pas une revendication bien sérieuse, ça ne présentait pas un degré suffisant d'authenticité, en un mot ça n'émanait pas d'une jeunesse assez « révolutionnaire » pour les préjugés de la classe *informante*. Et l'on put voir nos vaillants informateurs, un moment alléchés par la perspective d'une révolte de la base contre l'ordre établi, quitter comme un seul homme la conférence de presse des étudiants, dès qu'ils réalisèrent le motif coupable de notre résistance, pour filer prendre consignes au bureau de Mgr Hauptmann...

Paradoxalement, ce jour-là, la Révolution n'était pas dans la cour, mais au premier étage, escalier B, bureau du recteur. La hiérarchie catholique de l'époque cédait des positions universitaires importantes au monopole d'État. Sans le dire, peut-être même sans le savoir, elle cédait tout au socialisme égalitaire et centralisateur. La presse sut montrer à cette occasion toute sa discrétion, et l'étendue de sa servilité. Elle comprit le sens du sacrifice qu'on exigeait de nous, au nom du jacobinisme universitaire, et ajouta un petit post-scriptum aux déclarations lénifiantes du recteur, qui évoquait la résistance « déraisonnable » et d'ailleurs « minoritaire » (*sic* : 30 000 insurgés !) de quelques étudiants traditionalistes, traumatisés par l'inéluctable *aggiornamento*... Il serait intéressant de rapprocher cette attitude des journalistes de la grande presse de celle qu'ils devaient adopter le jour où Daniel Cohn-Bendit renversait sa fameuse poubelle sur la tête du doyen de Nanterre. Mais le lecteur aura déjà fait la comparaison.

Encore une cause perdue ? Pas du tout !

Comment ? Qu'est-ce que vous ruminez tout bas ? Encore une cause perdue ? N'exagérons pas, s'il vous plaît, le malheur et les difficultés du temps. Les impasses du jacobinisme totalitaire, antithéiste et centralisateur, objectivement soutenues par les puissances d'opinion des années soixante, sont dénoncées aujourd'hui par de nombreuses voix en France, des

⁵ Après la Révolution de mai 1968, in *Itinéraires*, supplément au n° 124 de juin 1968.

dissidents de gauche à la droite nationale, en passant par des compagnons d'armes tout à fait imprévus...

Nouveaux philosophes, économistes, politologues, ils montrent tous aujourd'hui que nous avions raison. Sans citer personne, bien entendu, surtout pas Madiran, le CÉLU (Comité Étudiant pour les Libertés Universitaires) et son prophétique *Pour rebâtir l'Université*, ou l'obscur Kéraly, pour ne pas compromettre leur image et leurs droits d'auteur de prophètes institutionnels... Même monsieur Nicolas Sarkozy, qu'on n'accusera pas d'hyper-intellectualisme scolaire ou néo-maurassien, donne tous signes aux Français de trouver le sujet important.

Les censeurs ont vieilli, voyez-vous... Les tabous se fissurent... Les mentalités évoluent... Les yeux finissent par s'ouvrir, plus ou moins vite, à l'illumination des évidences... Encore un peu de temps, de patience, d'empathie, de charité chrétienne. On ne vainc la nature des illusions dogmatiques qu'en respectant leur rythme, leur besoin de convalescence et les étapes de réalimentation. Quel médecin préjugera du pouvoir de récupération organique d'une acuité auditive ou visuelle, chez les plus grands blessés de guerre, après l'arrêt des combats ?

L'observatoire Madiran, du haut de sa célèbre tour, comme les étudiants du CÉLU, dont je m'improvisais en juin 1968 le nègre historique et forcément bénévole, n'avaient donc pris, encore une fois, que quarante ans d'avance sur leur temps... Je veux bien que ce soit là une grosse erreur logistique et même, du point de vue des lois non écrites de l'intelligentsia – comparables aux délits d'entente concurrentielle entre centrales d'achat de la grande distribution – un très grand péché... Est-ce une raison suffisante pour nous enterrer tous, aujourd'hui encore, nous interdire de micro et nous exclure des plateaux de télévision ? N'y a-t-il pas prescription ?

David contre Goliath, ça finit quand même par payer...

Du souvenir des causes que notre famille d'esprit défendait déjà en 1968, avec les permanents de la « rue des Renaudes » et les étudiants catholiques de Paris, je tirerai pour finir une forte illustration des avantages intellectuels et mêmes politiques de la *fidélité*.

C'est la même pelle qui creuse, quarante ans de suite, la même inquiétude qui s'exprime, le même amour jaloux de notre culture, notre histoire, notre langue, notre religion... Les chantiers sont divers, les rencontres multiples, surprenantes, mais on n'a pas changé une fois son fusil d'épaule pour voir « ce que ça fait » d'abandonner son éthique et ses convictions. On est resté debout sur un rempart fragile, que je n'ose plus appeler rempart de chrétienté. On n'a pas fait de « coup pour voir » dans les phobies du voisin.

Chemin faisant, notre « anticomunisme primaire, systématique et viscéral » (qualifications de l'adversaire) a tout de même permis « d'inventer » Soljenitsyne en France ; il a permis d'ouvrir les premières enquêtes indépendantes sur la réalité des génocides et des goulags dans les pays de l'Est ; de rétablir des vérités géopolitiques de poids dans le destin de l'Amérique latine, de l'Afrique, du Proche-Orient ; de démasquer enfin en Europe, de façon définitive, les courroies de transmission alors intégralement staliniennes d'Amnesty international ou du CCFD...

Chemin faisant aussi, notre attachement aux libertés des corps intermédiaires et au fameux principe de subsidiarité nous a fourni plus d'une génération d'avance sur l'identification des meilleurs ressorts qui conduisent ou devraient conduire désormais l'organisation des entreprises, la réforme universitaire, la décentralisation territoriale et les relations entre États au sein de la Communauté...

Chemin faisant encore, nos combats – longtemps minoritaires – pour la défense des pédagogies traditionnelles de l'éducation et de la foi, la résistance à l'autodémolition de l'Église, l'apologie de la réforme intellectuelle et morale chère à Jean Madiran, ces combats prophétisaient un désastre scolaire que plus personne ne nie, ils annonçaient la désertification des paroisses de France, en même temps que les meilleurs fruits spirituels des pontificats de Jean-Paul II et de Benoît XVI.

Chemin faisant enfin, nous nous sommes battus sans relâche sur tous les champs publics et polémiques qu'il nous était donné d'atteindre contre l'invasion des cultures de mort ou de simple « non-être » dans le cinéma, le théâtre, la littérature, les grands médias de l'image et du son... On peut y rajouter aujourd'hui le CD et le DVD, les contenus du *web*, du *wap*, du *chat*, du *blog* et de la *téléphonie mobile*, sans rien changer à l'argument de fond que nous avons soutenu sans relâche contre la surconsommation de messages *informants* : l'homme qui laisse ainsi « former » son intelligence et sa sensibilité passe son temps à renier le principe le plus ancien de la sagesse humaine dans toutes les cultures et toutes les civilisations : il passe son temps à penser, dans la tête des autres, à ce qui ne dépend pas de lui !

Bien des doctrines pourtant que nous incriminions alors comme pernicieuses, sournoises, dominantes, n'ont plus le vent en poupe. Elles ont perdu l'essentiel de leurs militants. Elles ont dû changer de registre, d'argumentaire, d'intensité. L'illusion du « socialisme à visage humain » est morte. Celle des bienfaits de l'égalitarisme et du « tout-à-l'État » est en train d'agoniser. La Révolution campe aujourd'hui sur le terrain des mœurs, du relativisme, de la permissivité, où la « droite » politique lui résiste si mal, mais où nous sommes de plus en plus nombreux à lui porter la contradiction.

Cela signifie que le combat de David contre Goliath, le combat du philosophe et du moraliste contre les modes intellectuelles, les idées toutes faites, bref les grosses machines de destruction morale et spirituelle des mentalités, ce combat qui n'est jamais facile ni socialement rentable, à terme, reste toujours payant. *Deo gratias*.

HUGUES KERALY

Présentation auteur :

Hugues Kéraly, journaliste et philosophe chrétien, est l'auteur de reportages géopolitiques (notamment sur l'Amérique latine, dont il est spécialiste), de traductions du grand penseur brésilien Gustavo Corção et de nombreux essais politiques, philosophiques ou théologiques. Son premier ouvrage, Pour rebâtir l'Université, a été publié au lendemain de mai 1968.